

En ce temps-là, je passais chaque année une semaine à l'Abbaye de Saint-Gildas. À la tombée du jour, le Prieur venait me rejoindre et nous allions prendre le frais dans les bois du domaine.

Le Père Saül et moi étions liés depuis longtemps et j'avais été témoin d'une grave épreuve de son âge mûr : mon ami, qui s'était acquis du renom dans les lettres, était devenu le confesseur de plusieurs femmes du monde, et l'une d'elles, qu'il pensait sauver, l'avait à peu près incité à se perdre. Peu de temps après, il partit à Rome, où il demeura plusieurs années.

Quand il revint à Saint-Gildas, il avait abandonné la littérature et le monde ; il y devint Maître des Novices, puis Prieur, et nous nous revîmes dès lors chaque année.

Un soir, il me parla de la crise de sa quarantième année et de l'importance décisive qu'elle avait eue pour lui.

« Ma véritable histoire, me dit-il, commence le jour où je vins à Chevreuse pour la première fois. À cette époque qui précéda mon départ pour Rome, l'Abbé m'avait conseillé un séjour dans une autre maison de l'Ordre. Je lui obéis, mais comme la contrainte de la vie monastique m'était devenue insupportable, j'étais assuré dans mon for intérieur que ce séjour ne serait pour moi qu'une étape vers la vie séculière.

« Dans cette disposition d'esprit, un accident de mon voyage m'obligea à m'arrêter à Drèves, une bourgade où j'aurais dû passer la nuit, mais où je ne trouvais pas d'auberge. Force me fut de gagner l'Abbaye de Chevreuse, proche de là, et d'y demander l'hospitalité. L'Abbesse m'y reçut et m'apprit que l'aumônier, appelé au chevet de sa mère, venait de la quitter ; elle me demandait de dire la messe le lendemain matin. Je passai la nuit à l'hôtellerie du couvent puis, au petit jour, je pénétrai dans la chapelle et je me sentis, subitement, autrement orienté. Mes résolutions me paraissaient misérables, inutiles. Une sorte d'énergie entraînait en moi comme un souffle : les résolutions que j'allais prendre seraient irrévocables... Je ne percevais en moi ni vision ni tumulte, mais une Présence aussi réelle que celle de mon propre corps. J'étais extraordinairement calme et assuré de ce qu'il me restait à faire. Je parlai aux moniales de la vocation monastique. Je leur dis ce que je venais de comprendre, que chaque âme porte en elle le salut ou la damnation de toutes. J'achevai ensuite la messe.

Et je ne puis mieux dire que ceci : chacun de mes propres gestes me convertissait.

Je pris ensuite rapidement congé de l'Abbesse, prétextant la continuation de mon voyage. En fait, je repris le chemin de Saint-Gildas, j'allai me prosterner aux pieds de mon Abbé en lui disant : « Je recommence tout. » Il ne me demanda rien et me rendit ma cellule.

« Le lendemain, arrivait à mon adresse la lettre d'une moniale de Chevreuse qui souhaitait ma direction spirituelle. Je demandai à l'Abbé la permission de m'en charger malgré mes fautes passées et c'est ainsi que je devins le confesseur de sœur Marie-Agnès. Celle qui semblait implorer mes lumières m'illumina. Je lui ordonnai bientôt de rédiger son histoire, sans ajouter que c'était pour ma propre édification. »

Le lendemain de notre conversation, mon ami m'apporta le cahier d'Agnès, en me disant : « Je n'écris plus, mais vous en ferez peut-être quelque chose. N'ayez pas de scrupule à livrer cette histoire, tous les personnages qui la peuplent sont morts. »

Mon ami ne me parut pas désireux d'en dire plus long. Je quittai Saint-Gildas, le lendemain. J'emportais le cahier d'Agnès.

Cahier d'Agnès

I

Benedicite Domino.

Vous m'avez demandé, mon Père, d'établir une relation détaillée de ma vie. De n'en omettre ni les errements ni les grâces, ni le déroulement des faits par lequel Dieu s'explique, de vous exposer enfin comment je fus menée à vivre le mystère de la Réparation qui est celui de mon Ordre.

Je ne vous cache pas ma crainte en commençant pareil récit, mais avec l'aide de Dieu, je vous obéis.

Ma famille est de vieille souche paysanne et militaire. Le général Pierrefeu chevauchait aux côtés de l'Empereur, la veille de Waterloo, dans la forêt brabançonne. Un autre racontait aux veillées de son village lorrain le passage de la Bérézina. L'Orme-

en-Brie, le domaine où j'ai vécu, fut jadis un bien d'Église, racheté par un des nôtres en 1792 ; et c'est pour cela, qu'un prêtre réfractaire nous prédit en ce temps, des ruines et des deuils.

Ma sœur Christine avait rejeté tous ces contes de nourrice, comme elle les appelait. Elle se serait volontiers dit la fille de personne. Pour moi, je ne nourris à l'égard des miens ni mépris ni orgueil. Mais je ne puis m'empêcher de penser qu'il serait étonnant que celui qui vient d'un juge ne sût point juger, d'un soldat, qu'il ne sût point combattre, et que l'héritier d'un paysan jetât naturellement son bien par les fenêtres.

Les événements dont j'ai gardé mémoire remontent à ma cinquième année. Le vingt-sept novembre de cette année-là, ma sœur Christine et moi, devînmes orphelines, perdant d'un coup père et mère qui furent tués dans un accident de voiture à Paris, rue Richelieu.

Trois jours après, Bernard Pierrefeu, notre grand-père paternel, nous amenait à l'Orme-en-Brie.

Dans l'innocence de mon âge, cette arrivée fut un enchantement. L'émotion que suscitaient en moi le vent, l'ombre et la solitude des bois d'hiver y ajoutait son inquiétant prestige. Le bref crépuscule de novembre embrassait le plateau briard, quand la voiture de Bernard Pierrefeu quitta la grand-route, s'engagea dans un raccourci, puis dans une allée dont le gravier crissa. Nous nous arrêtons devant la maison où j'allais vivre durant dix-huit ans.

C'était une vaste demeure (les paysans l'appelaient le Château) dont le crépi rose allait s'écaillant. Elle se dégageait sans prétention mais avec noblesse d'une large étendue gazonnée roussie par l'automne. Un seul étage, dix fenêtres en façade, une belle toiture d'ardoises, une longue terrasse que revêtait un bignonia. L'Orme-en-Brie devait son nom à l'arbre gigantesque dressé à sa lisière. On le voyait de tout le pays d'alentour : la foudre lui avait à peu près vidé le tronc, sans réussir à l'abattre.

De la terrasse, une allée grise serpentait vers un étang que les roseaux rétrécissaient un peu plus chaque année. À droite, au-delà de la pelouse, s'élevait une boulaie, mon endroit de prédilection, car elle laissait, même au cœur de l'été le plus enfeuillé, une libre échappée sur la campagne environnante. Combien de fois ai-je regardé le plateau s'animer selon la saison et l'heure, du ronflement des batteuses, de l'alignement des dizeaux, du rougeoiement des feux, de l'envol des oiseaux migrateurs ! J'ai aimé ce pays comme un être, tumultueux mais doux, désert mais riche, avec ses vallonnements, ses boqueteaux, ses blés, ses roucoulements de ramiers nichant dans nos bois.

Derrière la maison, l'allée de marronniers conduisait à la forêt dont les arbres étaient d'une rare beauté. J'ai appris, dès mon enfance, à les distinguer et à les aimer ; chênes profonds et sûrs, marsaults gris d'argent, frênes lisses au tronc vert, fins bouleaux à l'écorce empourprée, érables à queue rouge, grisards

au tronc moucheté, peupliers plus touchants qu'eux mais de moins belle venue, ormes aux feuilles rudes.

Voisins de la maison, s'élevaient d'immenses marronniers en corbeille, où nous allions dormir, Christine et moi, au plus fort de l'août et quelques tilleuls qui dispensaient au gazon une ombre fraîche. Notre futaie était abondante, mais on ne la prisait guère, car elle ne donnait que ce maigre bois de chauffage que nous nommons dans le pays, la charbonnette.

Il y avait là des sentiers si obscurs que, pour rien au monde, nous ne nous serions aventurées sous le couvert à la tombée du jour, le sentier des oiseaux, celui des pervenches et celui que je baptisai, plus tard, de l'oraison, durant cette année de combat spirituel dont je reparlerai.

Aucun de ces compagnons végétaux ne hanta mon enfance autant que l'étrange sophora, qui s'élevait à droite de la maison. Ses branches pleureuses balayaient le sol et ressemblaient, quand on pénétrait en dessous, à un emmêlement de serpents. On avait entouré le vieux tronc d'une table circulaire en pierre. Grand-père allait y faire sa sieste en été, Christine y allait coudre ou lire. Le sophora me troublait à cause de la forme de ses branches. Cela devint de la répulsion le jour où Bernard Pierrefeu, qui était très fier de cet arbre, lui donna un nom. Pourquoi l'appela-t-il Borah ? Je me le demande encore. Toujours est-il qu'à partir de ce jour, il me parut que mon grand-père

avait donné droit de cité à un être encore silencieux, à l'Orme-en-Brie. Bien des années plus tard, je devais vivre dans l'ombre du sophora, une heure importante de ma jeunesse.

Il y avait, chez nous, un couple de vieux serviteurs, l'homme, jardinier, la femme, servante. Notre vie était des plus simples, des plus retirées, car Bernard Pierrefeu avait rompu toute relation après la mort de son fils et de sa bru. Il nous confia à la surveillance de gouvernantes successives, dont pas une, sauf la dernière, ne devait me laisser de vrai souvenir.

Je n'ai pas encore parlé de ma sœur. Christine était de trois ans mon aînée. Que dire de nos liens ? Les liens du sang sont, dans toute vie, graves et significatifs et l'hérédité n'est pas suffisante pour expliquer les ressemblances familiales. Chaque lignée réunit en un essaim, les âmes qui se ressemblent ou qui se rachètent. Les rapports entre ma sœur et moi sont un grand mystère de nos destinées. Si nous fûmes, dès notre enfance, dressées l'une contre l'autre, c'est sans doute parce que nous nous sentions déjà inexorablement solidaires. Comment devrais-je, comment pourrais-je dire aujourd'hui que j'ai aimé cet être qui, le premier, me fit comprendre que tous les hommes sont même chair et même âme ? Hélas, je l'ai appris par la haine avant de l'apprendre par l'amour. Ma sœur a pesé sur ma poitrine à tous les instants de ma vie, comme l'aurait fait, sous mon corsage, un gibier volé.